

# HAILÉ GERIMA

4 – 25 AVRIL 2017

CYCLE DE CINÉMA

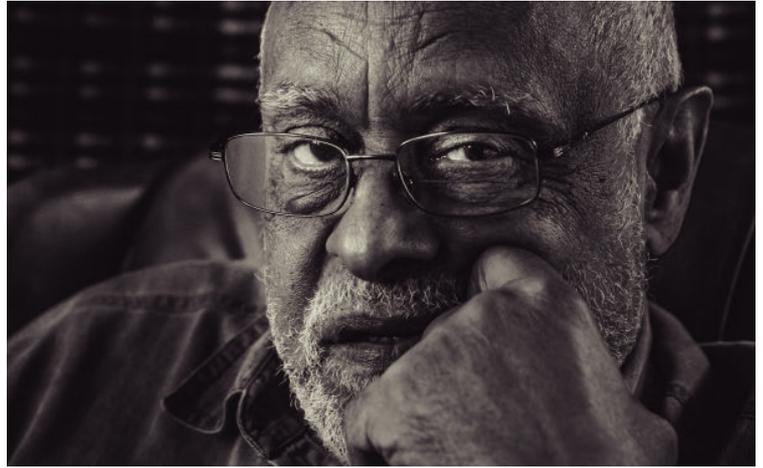


**JEU DE PAUME**

1, PLACE DE LA CONCORDE · PARIS 8<sup>E</sup> · M<sup>O</sup> CONCORDE

[WWW.JEUDEPAUME.ORG](http://WWW.JEUDEPAUME.ORG)

# HAILÉ GERIMA



Hailé Gerima © Hailé Gerima

Hailé Gerima est né en 1946 à Gondar, au nord de l'Éthiopie. Il grandit sous l'influence des contes et récits de sa mère, institutrice, et de sa grand-mère ainsi que sous celle de son père, écrivain et metteur en scène de théâtre, ancien résistant au colonialisme italien.

Après un bref passage au Creative Art Center de l'université Hailé Sélassié, il quitte l'Éthiopie pour les États-Unis, en 1968, pour suivre les cours de comédie de la Goodman School of Drama de Chicago. Il dira y avoir fait pour la première fois l'expérience du racisme et s'y être confronté à la marginalisation des Noirs et des minorités. Cette prise de conscience l'incite en 1969 à quitter Chicago pour Los Angeles.

En ces années du mouvement pour les droits civiques, de contestation anticapitaliste et du Black Power, Gerima entre à la Theater, Film and Television School de l'Université de Californie du Sud (UCLA), où les enseignants Elyseo J. Taylor puis Teshome Gabriel mènent un cursus de cinéma spécifique à l'expression des « minorités ». Hailé Gerima y travaille avec ceux qui comme lui participeront à l'émergence du cinéma afro-américain indépendant, plus tard appelés Los Angeles School of Black Filmmakers ou L.A. Rebellion, dont font notamment partie Charles Burnett, Larry Clark, Billy Woodberry, Julie Dash et Ben Caldwell. Le cursus inclut la vision de films du Troisième Cinéma latino-américain et du cinéma moderne africain et européen.

Gerima réalise à UCLA deux courts-métrages, puis son premier long-métrage et film de diplôme *Bush Mama*, ainsi que *La Récolte de 3000 ans*, qui lui valent sa première reconnaissance internationale. Ces années que Gerima qualifie d'expérience « politique, démocratique, multiculturelle et multiraciale » sont celles du rejet du système hollywoodien et de ses stéréotypes narratifs, et du choix d'une radicale indépendance. Gerima s'installe à Washington en 1975 pour enseigner le cinéma à la Howard University, la grande université noire de la ville. Outre ses documentaires, il y développe *Centres et Braises* (1982), qui ne trouvera aucun distributeur aux États-Unis.

Il crée alors avec sa femme, la cinéaste Sirikiana Aina, la société de distribution Mypheduh Films dédiée au cinéma noir indépendant, puis la structure de production Negodgwad Productions. L'ambitieux *Sankofa* peine à trouver des financements, et malgré son succès international, essuie le refus parfois hostile des distributeurs américains. La mobilisation de la communauté activiste et un travail de terrain opiniâtre en font un grand succès public. En 1996, Gerima ouvre à Washington, le centre culturel-café-librairie « Sankofa » au cœur du quartier afro-américain. Le très autobiographique *Teza* n'aboutira en 2007 que grâce à des partenariats européens, avant de connaître une remarquable carrière internationale. Hailé Gerima continue aujourd'hui de travailler à divers projets de films et conserve intacte la farouche indépendance de toute sa carrière.

**Filmographie sélective :** • *Hour Glass* (1971) • *Child of Resistance* (1972) • *Bush Mama* (1975) • *La Récolte de 3000 ans* (1976) • *Wilmington 10 – USA 10,000* (1979) • *Cendres et braises* (1982) • *Sankofa* (1993) • *Adwa : une victoire africaine* (1999) • *Teza* (2008)

# PROGRAMME

Du 4 au 25 avril 2017, le Jeu de Paume présente, en partenariat avec le Festival Cinéma du réel et CINEMATEK, la première rétrospective en France de Hailé Gerima, ponctuée de rencontres avec le cinéaste et d'autres invités. Programmation des séances et des invités en cours.

MARDI 4 AVRIL, 19 H / Soirée d'ouverture au Jeu de Paume  
Projection de *Hour Glass* et *Bush Mama* en présence de Hailé Gerima et Marie-Pierre Duhamel.

## ◆ Hour Glass ◆

États-Unis, 1971, 8 mm, n. et b. et coul., 13 min



Hailé Gerima, *Hour Glass* © Hailé Gerima

Un jeune basketteur afro-américain tombe au cours d'un match : le regard des spectateurs blancs lui fait sentir qu'il n'est qu'un gladiateur destiné à leur amusement. Il lit Frantz Fanon et Elridge Cleaver, il s'interroge, et à ses oreilles résonnent les discours de Malcolm X, Martin Luther King et Angela Davis. Dans son désir d'échapper à une identité assignée, il bute sur une Amérique-prison qui le condamne. L'hymne du Black Panther Party, *Seize the Time*, chanté par Elaine Brown, accompagne son voyage vers l'identité retrouvée de la *Black Consciousness*.

Ce premier film de Hailé Gerima, photographié par Larry Clark, est issu de l'atelier de réalisation « Project One » de la Theater, Film and Television School de UCLA, où débutent dans les années 1970 les cinéastes qui contribueront au nouveau cinéma noir, plus tard regroupés sous le nom collectif de « L.A. Rebellion ».

## ◆ Bush Mama ◆

États-Unis, 1975, 16 mm, n. et b., 98 min



Hailé Gerima, *Bush Mama* © Hailé Gerima

Le film de fin d'études de Gerima à UCLA s'ouvre sur un extrait documentaire où la police de Los Angeles se livre à un contrôle musclé du cinéaste et de son équipe. Filmé dans le quartier de Watt, lieu des émeutes de 1965, *Bush Mama* montre Dorothy (Barbara O. Jones) aux prises avec la pauvreté et avec l'oppression quotidienne du « système » incarné par l'institution du *welfare* et la police. Le compagnon de Dorothy, T.C. (Johnny Weathers), un vétéran du Vietnam tout juste démobilisé, est emprisonné sur de fausses accusations ; elle doit alors lutter seule pour protéger sa fille Luane et le nouvel enfant qu'elle attend. Tandis qu'en prison T.C. se politise et se radicalise, Dorothy, cernée par une violence quotidienne qui culminera dans le viol et le meurtre, sort peu à peu de sa résignation passive, découvre qu'il existe d'autres manières d'être une femme noire, et s'éveille à une nouvelle conscience de soi. Gerima dévoile ici sa maîtrise des registres du cinéma moderne contre les conventions de la linéarité et les stéréotypes dramatiques, de l'approche documentaire du quotidien du ghetto ou de la spontanéité des scènes jouées, aux éclats visuels et sonores des visions et souvenirs qui font basculer le récit dans l'univers intérieur du personnage. À la fin du film, c'est le spectateur que Dorothy regarde, comme au début le regardaient T.C. et ses compagnons de prison.

MERCREDI 5 AVRIL, 18 H / Projection de *La Récolte de 3000 ans*  
suivie d'une rencontre avec Hailé Gerima.

## ◆ La Récolte de 3000 ans ◆

Éthiopie / États-Unis, 1976, 16 mm, n. et b., 137 min



Hailé Gerima, *La Récolte de 3000 ans*  
© Hailé Gerima

À l'été 1975, Hailé Gerima tourne son premier film éthiopien dans l'urgence d'une situation politique en plein bouleversement : le régime de l'empereur Hailé Sélassié vient d'être renversé par les militaires du Derg. Deux ans plus tard viendra la « Terreur rouge » que Gerima dépeindra dans *Teza*. Une famille de paysans pauvres travaille de l'aube à la nuit sous le joug d'un propriétaire foncier impitoyable. À la figure rebelle d'un homme dépossédé de sa terre qui a ouvert les yeux sur la réalité de l'exploitation et du colonialisme, et que les « maîtres » traitent de fou, s'ajoutent celles des enfants du paysan chez lequel mature la volonté d'échapper à ce que l'opresseur d'hier et d'aujourd'hui appelle « destin » ou « fatalité ». On ne sait qu'admirer ici la beauté des visages et des gestes, l'intelligence documentaire, l'intensité avec laquelle les habitants du village « jouent » les scènes de leur existence ou évoquent leurs souvenirs, la force des visions et des rêves, l'humour tendre ou ravageur des dialogues, le raffinement d'un paysage sonore où se mêlent récits chantés, musiques et incantations. Jusqu'à la grandeur tragique d'un dénouement où la conscience de l'exploitation dépasse le village pour s'étendre à tout un pays, sinon à tout un monde.

Ce premier long-métrage de Gerima a reçu de nombreuses récompenses internationales, dont le Léopard d'argent du Festival de Locarno et le prix Georges Sadoul. Restauré en 2006 sous l'égide du World Cinema Project de la Film Foundation de Martin Scorsese.

VENDREDI 7 AVRIL, 18 H / Projection de *Sankofa* suivie d'une rencontre avec Hailé Gerima

## ◆ Sankofa ◆

États-Unis / Ghana / Burkina Faso / Allemagne / Grande-Bretagne, 1993, 35 mm, coul., 125 min



Hailé Gerima, *Sankofa* © Hailé Gerima

« Esprits des morts, levez-vous et racontez votre histoire ! » L'incantation résonne sur le château de Cape Coast au Ghana, fort colonial où étaient parqués les esclaves noirs en partance pour les Amériques. Mona (Oyafunmike Ogunlano) une jeune mannequin afro-américaine, pose pour des photographies de mode en tenue de « sauvage sexy », tandis que des touristes blancs parcourent le lieu de mémoire de l'esclavage. L'ancêtre au tambour qui brandit le *sankofa*, oiseau du « retour au passé pour envisager l'avenir », tente de chasser les touristes, avant d'être repoussé par des soldats, et crie à Mona de « retourner à son passé ». Au détour d'un couloir du fort, la jeune femme bascule dans un autre temps où son identité « américaine » se dissout face à l'histoire : elle devient Shola, *house slave* d'une plantation de canne à sucre du Sud, marquée, violée, épuisée par le travail, terrorisée par les punitions pour l'exemple. Mais le récit de Gerima n'est pas une plainte qui se limiterait à décrire la brutalité et l'obscénité de la plantation. L'esclave rebelle Shango (joué par le musicien et poète jamaïcain Mutabaruka) mène la résistance et la révolte. Autour de lui, les drames comme les contradictions des esclaves, qu'ils soient métis à l'identité tourmentée, esclaves prisonniers d'un catholicisme de la soumission, ou sage « ancienne », portent le souvenir de l'Afrique natale. Shola-Mona se joint à la révolte et retourne transformée au présent. Comme les autres héroïnes de Gerima, elle accède à la conscience et recompose son identité par la mémoire et la lutte. Et comme dans tous les scénarios de Gerima, l'homme et la femme noirs racontent leur histoire au nom d'une culture longtemps refoulée et de combats longtemps exclus du « récit national » dominant. L'incantation au tambour le dit en effet : « Que se lèvent pour raconter leur histoire ceux qui furent enchaînés et fouettés, du Brésil au Mississippi, de la Jamaïque aux champs de Cuba, des marais de Floride aux rizières de Caroline. »

Pour que *Sankofa* trouve son public aux États-Unis malgré l'indifférence ou la réticence des distributeurs, Hailé Gerima entreprit de mobiliser ville par ville et salle par salle la communauté afro-américaine ; l'accueil fut à la mesure des efforts du cinéaste.

Le film a été récompensé au FESPACO d'Ouagadougou comme dans de nombreux festivals internationaux.

SAMEDI 8 AVRIL

14 H : Projection de *Wilmington 10*, présentée par Marie-Pierre Duhamel

16 H 30 : Projection de *Cendres et braises*

## ◆ **Wilmington 10 – USA 10,000** ◆

INÉDIT  
EN FRANCE

1979, 16 mm, coul., 120 min



Hailé Gerima, *Wilmington 10 – USA 10,000*

© Hailé Gerima

En février 1971, la ville de Wilmington, en Caroline du Nord, est une zone de guerre. Les élèves et étudiants afro-américains protestent depuis des années contre la réticence des écoles de la ville à appliquer la déségrégation, le meurtre de Martin Luther King en 1968 ayant exacerbé les tensions et radicalisé la revendication des droits civiques. En janvier 1971, l'activiste Ben Chavis organise le boycott des écoles de la ville, sous la menace des groupes armés du Ku Klux Klan et des suprématistes blancs. Une nuit, une épicerie est incendiée, des tirs éclatent, alors qu'activistes et étudiants sont barricadés dans la Gregory Congregational Church. Neuf Afro-américains, dont Chavis, et une assistante sociale blanche sont accusés d'avoir provoqué incendies et tirs mortels. À la suite d'un procès appuyé sur des témoignages douteux, les « Dix de Wilmington » sont condamnés à un total de 282 années de prison en octobre 1972. L'affaire a une résonance nationale et internationale, et les « Dix de Wilmington » sont officiellement déclarés « prisonniers politiques » en 1978 par Amnesty International.

Hailé Gerima enquête sur l'affaire, dont il étend l'examen à la critique d'un système judiciaire raciste et à un portrait de la lutte de la communauté noire, en donnant la parole aux prisonniers, à leurs familles, aux activistes ainsi qu'à d'autres prisonniers politiques, tels la célèbre Assata Shakur du Black Panther Party.

Les « Dix de Wilmington » ne seront libérés qu'en 1980 après dix ans d'appels et d'enquêtes pour démonter la fabrication des preuves. En 2012, l'État de Caroline du Nord reconnaît la totale innocence des « Dix » et condamne le caractère raciste de la procédure.

## ◆ **Cendres et braises** ◆

États-Unis, 1982, 16 mm, coul., 129 min



Hailé Gerima, *Cendres et braises* © Hailé Gerima

Une séquence où deux Noirs sont arrêtés par la police sur Sunset Boulevard ouvre l'histoire de Nay Charles (John Anderson), un vétéran du Vietnam afro-américain qui peine à revenir à la vie. Le film l'emmène des rues du ghetto et des monuments de Washington, où milite son amie Liza Jane, activiste du Black Power, à Los Angeles, où son ami Randolph rêve d'Hollywood, et aux campagnes du Sud où vit sa grand-mère qui conserve la mémoire combative de l'esclavage et des lois ségrégationnistes. Charles, sans travail, perdu, et pliant sous le poids des traumas de la guerre et du racisme auquel il se heurte, est l'antihéros d'un récit des illusions perdues et des aspirations trahies, pour lequel Gerima puise dans son expérience du déplacement et dans son refus de s'accommoder d'apparentes victoires.

La structure du film, où apparaissent aussi les représentations des combats passés et des luttes du tiers-monde, est à l'image de la quête sinueuse de Charles, qui se cherche entre espaces et temps comme au fil aléatoire d'une mémoire blessée. Le film se conclut, comme *La Récolte de 3000 ans*, sur les figures d'une jeunesse libre, portant haut les idéaux dont elle a hérité.

Après ses débuts au Film Forum de New York, le film a reçu le prix FIPRESCI de la Berlinale et a été projeté dans de nombreux festivals internationaux. Sa restauration en 2016 par Array a permis qu'il soit enfin distribué dans les salles des États-Unis.

MARDI 18 AVRIL, 19 H / Projection de *Adwa*

## ◆ *Adwa* : une victoire africaine ◆

États-Unis / Éthiopie / Allemagne, 1999, 35 mm, n. et b. et coul., 97 min



Hailé Gerima, *Adwa* © Hailé Gerima

Hailé Gerima retourne en Éthiopie sur les lieux d'un événement emblématique de la résistance africaine au colonialisme. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Italie comme d'autres pays européens est engagée dans la conquête coloniale. Quand le négus Menelik II dénonce les traités qui placeraient l'Éthiopie sous protectorat italien, les Italiens, qui colonisent déjà l'Érythrée, engagent les hostilités et occupent une grande partie du Tigré. Les Éthiopiens lancent un appel à la mobilisation générale : les troupes qui affrontent les Italiens le 2 mars 1896 à Adoua viennent de toutes les provinces, qu'elles soient ou non sous l'autorité de Menelik II. Les troupes italiennes sont écrasées, le gouvernement Crespi tombe et l'Italie reconnaît officiellement l'indépendance de l'Éthiopie. Dans l'Afrique du temps, seuls le Liberia et l'Éthiopie sont indépendants. Pour les peuples africains colonisés et les Afro-américains, Adoua et l'Éthiopie deviennent un emblème fondamental, une référence du panafricanisme et de la revendication anticolonialiste. Gerima mène le récit du documentaire à la fiction en donnant la parole aux historiens, poètes et artistes éthiopiens, ainsi qu'aux anciens qui chantent et conservent la mémoire de la victoire, et met en lumière le caractère fondateur et toujours contemporain de l'événement.

VENREDI 21 AVRIL, 18 H / Projection de *Teza*

## ◆ *Teza* ◆

Éthiopie / Allemagne / France, 2008, 35 mm, coul., 140 min, vostf



Hailé Gerima, *Teza* © Hailé Gerima

Film sans doute le plus autobiographique de Gerima, *Teza* (« la rosée ») est tourné dans le village du père du cinéaste. C'est là que revient Anberber (Aron Arefe), après des années d'études et d'exil à l'étranger. Le village fête le retour de celui de ses fils dont il attendait le plus. Mais ce sont les dernières années de la dictature sanglante de Mengistu, un état de guerre permanente où chaque jour des enfants sont enrôlés de force sauf à se terrer dans des cavernes, et où persiste une antique pauvreté. Anberber est un homme blessé, à la mémoire incertaine, qui se réfugie dans ses souvenirs d'enfance pour échapper à ses échecs et à son impuissance. Les images du passé qu'il retrouve peu à peu sont celles des idéaux partagés avec tant d'intellectuels africains de sa génération, mais aussi des déceptions et des illusions englouties dans la violence des années Mengistu, et dans le racisme du monde blanc. Et pour vivre un nouvel amour, Anbeber doit aussi affronter les préjugés de l'ancien monde féodal qui hantent le présent. Comme celui du Charles de *Cendres et braises*, le chemin d'Anbeber doit être celui non d'une réconciliation factice avec le passé mais d'une conscience nouvelle qui permette de l'affronter.

Gerima compose ce récit longuement médité avec le souffle lyrique et la puissante direction d'acteurs qui déjà portait *La Récolte de 3000 ans*. La beauté lumineuse des paysages éthiopiens est moins la figuration d'une improbable « terre éternelle » que l'hommage lyrique à des lieux lourds d'histoire, scènes de drames d'êtres réels pour qui le bonheur est toujours une idée neuve : méditation généreuse sur le destin des indépendances africaines, sur les émotions qui constituent l'humanité, sur l'appartenance et sur la mémoire.

Le film a reçu le Prix spécial du Jury et le Prix du scénario à la 65<sup>e</sup> Mostra de Venise, ainsi que les Grands Prix des Festivals de Carthage et d'Amiens et du FESPACO.

SAMEDI 22 AVRIL

14 H : Projection de *Cendres et braises*

16 H 30 : Projection de *Child of Resistance* et *Bush Mama*

## ◆ Cendres et braises ◆

États-Unis, 1982, 16 mm, coul., 129 min



Hailé Gerima, *Cendres et braises* © Hailé Gerima

Une séquence où deux Noirs sont arrêtés par la police sur Sunset Boulevard ouvre l'histoire de Nay Charles (John Anderson), un vétéran du Vietnam afro-américain qui peine à revenir à la vie. Le film l'emmène des rues du ghetto et des monuments de Washington, où milite son amie Liza Jane, activiste du Black Power, à Los Angeles, où son ami Randolph rêve d'Hollywood, et aux campagnes du Sud où vit sa grand-mère qui conserve la mémoire combative de l'esclavage et des lois ségrégationnistes.

*Suite du synopsis p. 10*

## ◆ Child of Resistance ◆

États-Unis, 1972, 16 mm, n. et b. et coul., 35 min



Hailé Gerima, *Child of Resistance* © Hailé Gerima

« Je suis ici parce que je refuse d'être une colonie », dit le monologue d'une prisonnière politique (Barbara O. Jones), figure née d'une image d'Angela Davis menottée, qui médite dans sa cellule sur sa communauté et son combat. À l'espace de la prison se substitue au fil de la pensée l'espace cauchemardesque de la prospérité capitaliste, un bar où boivent et dansent des « colonisés », Noirs, Chicanos ou Native Americans qui semblent ne pas voir qu'ils sont tous enchaînés. La prisonnière interpelle l'homme noir sur les dangers qui le guettent, la drogue qui détruit sa jeunesse, et sur la nécessité de transformer son rapport aux femmes. Le film se termine sur une citation des lettres de prison de George Jackson, militant du Black Panther Party, mort en détention en 1971.

## ◆ Bush Mama ◆

États-Unis, 1975, 16 mm, n. et b., 98 min



Hailé Gerima, *Bush Mama* © Hailé Gerima

Le film de fin d'études de Gerima à UCLA s'ouvre sur un extrait documentaire où la police de Los Angeles se livre à un contrôle musclé du cinéaste et de son équipe. Filmé dans le quartier de Watt, lieu des émeutes de 1965, *Bush Mama* montre Dorothy (Barbara O. Jones) aux prises avec la pauvreté et avec l'oppression quotidienne du « système » incarné par l'institution du *welfare* et la police.

*Suite du synopsis p. 7*

MARDI 25 AVRIL, 18 H / Projection de *Teza*

## ◆ *Teza* ◆

Éthiopie / Allemagne / France, 2008, 35 mm, coul., 140 min, vostf



Hailé Gerima, *Teza* © Hailé Gerima

Film sans doute le plus autobiographique de Gerima, *Teza* (« la rosée ») est tourné dans le village du père du cinéaste. C'est là que revient Anberber (Aron Arefe), après des années d'études et d'exil à l'étranger. Le village fête le retour de celui de ses fils dont il attendait le plus. Mais ce sont les dernières années de la dictature sanglante de Mengistu, un état de guerre permanente où chaque jour des enfants sont enrôlés de force sauf à se terrer dans des cavernes, et où persiste une antique pauvreté. Anberber est un homme blessé, à la mémoire incertaine, qui se réfugie dans ses souvenirs d'enfance pour échapper à ses échecs et à son impuissance. Les images du passé qu'il retrouve peu à peu sont celles des idéaux partagés avec tant d'intellectuels africains de sa génération, mais aussi des déceptions et des illusions englouties dans la violence des années Mengistu, et dans le racisme du monde blanc. Et pour vivre un nouvel amour, Anbeber doit aussi affronter les préjugés de l'ancien monde féodal qui hantent le présent. Comme celui du Charles de *Cendres et braises*, le chemin d'Anbeber doit être celui non d'une réconciliation factice avec le passé mais d'une conscience nouvelle qui permette de l'affronter. Gerima compose ce récit longuement médité avec le souffle lyrique et la puissante direction d'acteurs qui déjà portait *La Récolte de 3000 ans*. La beauté lumineuse des paysages éthiopiens est moins la figuration d'une improbable « terre éternelle » que l'hommage lyrique à des lieux lourds d'histoire, scènes de drames d'êtres réels pour qui le bonheur est toujours une idée neuve : méditation généreuse sur le destin des indépendances africaines, sur les émotions qui constituent l'humanité, sur l'appartenance et sur la mémoire.

Le film a reçu le Prix spécial du Jury et le Prix du scénario à la 65<sup>e</sup> Mostra de Venise, ainsi que les Grands Prix des Festivals de Carthage et d'Amiens et du FESPACO.